

NECROLOGI

RAYMOND BLOCH

Raymond Bloch est décédé à Paris le 12 août 1997, à l'âge de quatre-vingt-trois ans: il n'aura que peu survécu à ceux qui furent ses grands amis, Massimo Pallottino et Jacques Heurgon. Une page se tourne, et ces disparitions répétées laissent à leurs collègues étruscologues, spécialement ceux réunis dans la section française de l'Institut d'Études Étrusques et Italiques de Florence dont R. Bloch était le secrétaire, l'impression amère qu'une génération exceptionnelle de savants s'en va... Chacun d'eux illustre notre discipline par les qualités qui lui étaient propres: le charisme personnel de R. Bloch était sans doute, comme l'avait relevé J. Heurgon dans l'allocution qu'il avait prononcée lorsqu'il lui avait remis, en 1984 à Paris, l'épée qui marquait son entrée dans l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, son exquise affabilité, son extrême disponibilité pour tous ceux qui venaient le trouver, fussent-ils des étudiants débutants. Ces profondes qualités humaines expliquent le rayonnement qu'eut son séminaire de l'École Pratique des Hautes Études, tenu régulièrement chaque jeudi matin depuis 1949, année de sa nomination comme Directeur d'Études dans cet établissement, jusqu'à son départ à la retraite en 1983. C'est là que se formèrent des générations successives d'étudiants et on peut dire que tous les étruscologues français actuels ont été les élèves de R. Bloch. C'est là aussi que furent accueillis les étruscologues de tous pays qui passaient par Paris: mieux que personne, R. Bloch savait que la science ne progresse réellement qu'à travers les échanges que permettent les relations d'amitié, par-delà les frontières.

C'étaient peut-être les dures expériences que ne lui avait pas ménagées sa jeunesse qui expliquent ce rayonnement. Comme beaucoup de jeunes Français de sa génération, R. Bloch, après des études brillantes – il fut élève de l'École Normale Supérieure de Paris de 1934 à 1938 –, vit ce début de carrière prometteur brusquement interrompu par la guerre: mobilisé en 1939 comme officier, il ne put poursuivre ses études à l'École Française de Rome dont il avait été nommé membre, et, après la défaite de son pays, connut de longues années de captivité en Allemagne, dont il ne revint qu'après la fin du conflit en 1945. Il parlait peu de ces épreuves – et c'est juste par de fugitives allusions que ses auditeurs ont su que son destin avait failli s'achever tragiquement près de Lübeck au début de 1945. Mais, loin de le replier sur lui-même et de l'avoir aigri, elles l'avaient rendu particulièrement sensible à la nécessité d'une collaboration internationale confiante, loin de

tout préjugé et de tout particularisme étroit. C'est alors qu'avaient mûri les qualités qui devaient, plus tard, lui mériter d'être nommé membre correspondant de l'Institut Archéologique Allemand, de l'Académie Pontificale Romaine d'Archéologie, de l'Institut d'Études Romaines, et membre étranger de l'Institut d'Études Étrusques et Italiques de Florence. Naturellement R. Bloch se sentait surtout attiré par l'Italie: il put – enfin – venir à Rome achever sa formation à l'École Française, de 1945 à 1947. Le directeur, A. Grenier, lui confiait en 1946 la tâche de renouer la collaboration scientifique franco-italienne en lui confiant la direction des fouilles sur le site de Bolsena. R. Bloch y revint régulièrement, jusqu'en 1960, avant d'aller explorer le site de Casalecchio di Reno, de 1960 à 1965, en liaison cette fois avec G. Mansuelli. Mais cet amoureux de l'Italie ne manquait pas une occasion de revenir dans ce pays qu'il appréciait tant, où il avait de très nombreuses amitiés et dont il parlait avec passion devant ses étudiants. C'est sans doute cette chaleur communicative qui décida beaucoup de ses auditeurs à travailler sur le domaine qui était le sien.

R. Bloch fut en effet un remarquable éveilleur de vocations. Il n'était pas l'homme de travaux d'érudition pontilliste – même si on lui doit, outre sa thèse *Recherches en territoire volsinien*, parue en 1972, l'édition dans la collection Guillaume Budé du livre 7 de Tite-Live – en collaboration avec J. Bayet –, en 1968, celle du livre 8 – en collaboration avec C. Guittard –, en 1987, ainsi que les appendices historiques des rééditions des livres précédents. Mais il laisse surtout toute une série de petits livres dans lesquels, avec un art consommé, il savait rendre accessible, pour un public non nécessairement spécialisé, les acquis les plus récents de la recherche: les ouvrages sur les Étrusques se sont succédés – *L'art et la civilisation étrusques*, en 1955, *L'art des Étrusques*, en 1965, *Les Étrusques*, en 1969 –, ceux aussi sur la plus ancienne Rome, dont il savait bien qu'on ne pouvait séparer l'étude de celle du monde étrusque et italique contemporain – *Les origines de Rome*, en 1946, puis un autre ouvrage, sous le même titre, en 1959, et *Tite-Live et les premiers siècles de Rome*, en 1965. C'est néanmoins l'étude des mentalités et des idées religieuses qui l'attirait le plus: son ouvrage *Les prodiges dans l'Antiquité classique*, dont la première édition est de 1963, est resté la référence classique sur la question et le dernier livre qu'il ait écrit, *La divination, essai sur l'avenir et son imaginaire*, paru en 1991, traitait encore de ce domaine. Là encore, il savait remarquablement faire partager sa passion pour ces questions: en témoigne la série des trois volumes collectifs parus en 1976, 1980 et 1985 dans la collection des *Hautes études du monde gréco-romain*, où sont regroupés des travaux suscités par son séminaire sur les religions de l'Italie ancienne. Désormais nous n'entendrons plus sa voix, chaude et un peu traînante: nul doute cependant que, par-delà sa disparition, la lecture de ses livres ne fasse naître en bien des lecteurs le goût pour des civilisations qu'il savait rendre si attachantes.

DOMINIQUE BRIQUEL

JACQUES HEURGON

Jacques Heurgon était né à Paris en janvier 1903. Il commença sa carrière comme un étudiant particulièrement brillant: reçu au concours d'entrée à l'École Normale Supérieure en 1923, il en sortit après avoir obtenu la première place au concours de l'Agrégation de Lettres Classiques en 1927. Très attiré par la littérature française et étrangère, aimant la langue anglaise qu'il parlait parfaitement, il aurait pu s'orienter dans de tout autres directions que l'étude de l'Antiquité classique: jeune normalien, il avait rédigé un travail sur *Rossetti et la France*, et fit un séjour à Londres pour étudier le roman anglais. Ses goûts littéraires l'amenaient à fréquenter les réunions animées par son ancien professeur de lycée, Paul Desjardins, dont il allait devenir le gendre en 1926, qui se tenaient dans l'ancienne abbaye de Pontigny et qui réunissaient des hommes de lettres, français et étrangers. Il y fit ainsi la connaissance d'un auteur britannique, Lytton Strachey, dont il devait traduire en 1929 *Élisabeth et le comte d'Essex*, en 1933 *Victoriens éminents*.

On le voit, Jacques Heurgon aurait pu être bien autre chose qu'un éminent étruscologue. Ou plutôt sa riche personnalité ne peut se réduire à ce qu'il fut pour nos études: nous nous souvenons de notre propre surprise lorsque, jeune étudiant, lisant *Les noces* que l'écrivain français Albert Camus avait publié à Alger en 1938, nous découvrîmes une dédicace à celui qui, à la Sorbonne, nous enseignait la littérature latine, et qui nous parla alors avec émotion de la profonde amitié qui l'avait lié, sur la terre algérienne, à cet auteur décédé accidentellement en 1960. Ce fut cependant le monde de l'Italie antique qui l'attira, et il acheva ses études en entrant à l'École Française de Rome, dont le directeur était alors l'historien de l'art Émile Mâle. En dépit du souhait de Jérôme Carcopino de le voir travailler sur Tibur, il choisit de s'intéresser à Capoue: c'était, aimait-il à dire, la réputation des délices qui avaient été fatals à Hannibal qui l'attirait. Mais, plus profondément, à une époque où, surtout en France, on ne considérait l'étude de l'Italie antique que dans une perspective romanocentrique, Jacques Heurgon avait eu, d'emblée, l'intuition qu'on ne pouvait comprendre l'histoire de la péninsule qu'en s'attachant à la diversité de ses composantes. Cité étrusque, osque, avant d'être romaine, Capoue se prêtait particulièrement bien à cette revalorisation du passé préromain, à la mise en relief de ce que celui-ci avait apporté à une Italie que Rome devait un jour unifier sous son égide: la thèse de Jacques Heurgon, publiée en 1942, *Recherches sur l'histoire, la religion et la civilisation de Capoue préromaine, des origines à la deuxième guerre punique*, ainsi que le travail complémentaire qui l'accompagnait, selon le règlement alors en vigueur, *Étude sur les inscriptions osques de Ca-*

poue dites lúvilas, témoignent de cette orientation, alors nouvelle dans l'université française.

Cette thèse, publiée en 1942, ne donna lieu à soutenance qu'en mars 1945. Entre temps Jacques Heurgon n'avait guère eu le loisir de se consacrer aux activités universitaires. Il vivait à Alger depuis 1932, date à laquelle il avait été nommé chargé de cours de langue et littérature latines à la Faculté des Lettres. Lorsque, après le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord de novembre 1942, l'armée française stationnée dans cette zone reprit la lutte, Jacques Heurgon rejoignit ses rangs. Il retrouva l'Italie comme officier: en 1944, il débarqua à Pouzzoles dans les rangs d'une division algérienne, combattit devant le Monte Cassino, et alla jusqu'à Sienne, libérée le 4 juillet. Il eut surtout la joie de rentrer dans Rome le 5 juin 1944, où il eut l'honneur, en tant qu'ancien membre de l'École Française, de hisser le drapeau français sur le palais Farnèse – à la tête, racontait-il, d'une troupe de tirailleurs surtout intéressés par les bouteilles laissées par les précédents occupants... Il devait d'ailleurs, d'une manière inattendue, faire un séjour prolongé à Rome: tandis que l'armée française d'Italie quittait la péninsule pour débarquer en Provence, il fut désigné pour prendre les fonctions d'attaché culturel à l'Ambassade de France à Rome – et renouer ainsi des liens que tant d'années d'incompréhension et de griefs avaient distendus. Ce fut sans doute là une des expériences qui le marquèrent le plus profondément – même si, avec son habituelle discrétion, il en parlait peu. Avec le recul du temps, on peut dire qu'il joua un rôle essentiel non seulement dans la réconciliation des deux nations-soeurs qui avaient été jusqu'à se faire la guerre, mais même dans la reprise d'une vie culturelle libre dans une Rome muselée par la dictature et l'occupation, frappée par la guerre et les privations: il évoquait parfois les difficultés qu'il avait dû surmonter pour fournir du papier à ses amis écrivains italiens afin qu'ils puissent éditer leurs journaux!

Jacques Heurgon eut donc des expériences diverses, et très riches. Il fut aussi bien sûr – et c'est à ce titre surtout qu'il doit être évoqué ici – un grand universitaire et un grand savant. Sa thèse enfin soutenue, il put prendre un poste de Professeur, à l'Université de Lille d'abord, puis en 1951 à la Sorbonne – où il resta jusqu'à son départ à la retraite vingt ans plus tard. Pédagogue-né, il savait mieux que personne orienter ceux qui venaient le trouver pour travailler sous sa direction, déceler le champ où leurs qualités trouveraient le mieux à s'épanouir, les aider à préciser les résultats qu'eux-mêmes commençaient à peine à entrevoir. Les séminaires qu'il animait, à la Sorbonne et à l'École Normale Supérieure, furent une pépinière de futurs latinistes, historiens et archéologues. Les multiples facettes du talent de Jacques Heurgon leur ouvrait des voies fécondes, dans toutes ces spécialités. Outre une foison d'articles – dont beaucoup ont été rassemblés, grâce à l'amitié de Marcel Renard, dans de commodos *Scripta varia*, parus à Bruxelles en 1986 –, la diversité des ouvrages qu'il a publiés témoigne de cette richesse. Il continuait à approfondir la civilisation italique dans ce qu'elle avait de plus spécifique,

avec *Trois études sur le ver sacrum*, de 1956. Il s'affirmait comme un des maîtres de l'étruscologie, dont la *Vie quotidienne chez les Étrusques*, de 1961, étincelante de culture littéraire, traduite en de multiples langues, devenait d'emblée un des meilleurs ouvrages de présentation. Il prolongeait aussi son enseignement de littérature latine par des livres sur Ennius (1958), Lucilius (1959), une très utile édition commentée du livre I de Tite-Live dans la collection Érasme (1963), et, aux jours de sa studieuse retraite, en 1978, donnait de Varron, auteur qu'il appréciait beaucoup – sans pour autant se dissimuler ses fautes de style ou de langue! – une édition du livre I des *Res rusticae* qui dénote une étonnante maîtrise des réalités botaniques et agricoles... Il était aussi archéologue – il avait d'ailleurs eu, lorsqu'il était en poste à Lille, la direction de la circonscription archéologique du Nord – et était particulièrement attaché à ceux de ses ouvrages où il avait fait connaître au monde savant de nouveaux matériels – comme son *Trésor de Tenès*, de 1958, qui l'avait ramené vers cette Algérie qu'il aimait tant – ou de nouvelles inscriptions – comme *Les graffites d'Aléria*, publiés en appendice à l'ouvrage de J. et L. Jehasse, paru en 1973, qui lui donnèrent la joie d'étudier des inscriptions étrusques trouvées, contre toute attente, sur le sol français. S'il est permis de faire un choix dans une oeuvre si abondante, c'est peut-être son *Rome et la Méditerranée Occidentale jusqu'aux guerres puniques*, paru en 1986 mais constamment repris et complété jusqu'à la dernière édition de 1993, qu'il convient de citer comme son oeuvre maîtresse: il y domine toute l'histoire de la période avec une érudition sans faille, et aussi une pondération et une sûreté de jugement que permet une absence totale de parti-pris dans les querelles un peu vaines qui trop souvent déchirent le monde savant, et dont il avait du mal à comprendre l'acuité.

Les honneurs lui sont venus pour ainsi dire naturellement: il était trop passionné par la science pour les rechercher. Membre étranger de l'Institut des Études Étrusques et Italiques depuis 1952, au titre de sa section française dont il fut le doyen, il fut élu à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en 1968, avant de l'être également comme membre étranger de l'Accademia dei Lincei, étant le premier Français à recevoir ce titre. En 1985, dans le cadre de l'«année étrusque», il fut vice-président du Comitato Nazionale per il progetto Etruschi. Il partageait cette fonction avec son ami, son collègue dans les deux Académies française et italienne, Massimo Pallottino. La disparition de celui-ci devait l'affecter profondément. La sienne propre, survenue le 27 octobre 1995, l'aura suivie de peu...

DOMINIQUE BRIQUEL

AMBROS JOSEF PFIFFIG

Ambros Josef Pfiffig, nato a Vienna il 17 gennaio 1910, si è spento nel convento di Geras (Bassa Austria) l'11 dicembre 1998 all'età di 88 anni. A Geras ha trascorso la maggior parte della Sua vita: vi entrò per la prima volta nel 1929 come novizio prendendo il nome di Ambrosius e vi ritornò dopo lo studio della teologia all'Università di Innsbruck. Nel 1933 professò i voti solenni entrando nell'Ordine degli Agostiniani Premostratensi di San Norberto.

Dopo l'*Anschluß* dell'Austria alla Germania Pfiffig, sospettato di attività antinazista, dovette abbandonare il Suo paese e rifugiarsi prima in Olanda e poi in Belgio, da dove fuggì quando i Tedeschi lo occuparono. Inviato prima in un campo di concentramento e poi al fronte delle Ardenne, nella primavera del 1945 riuscì a mettersi in salvo e a raggiungere Vienna. Sotto la minaccia dell'occupazione russa si rifugiò in Baviera; a Regensburg trascorse alcuni anni dirigendo il Coro del Duomo. Nel 1948 ritornò a Geras dove, negli anni successivi, curò la ricostituzione della Biblioteca e si adoprò come direttore del Coro e come sensibile compositore di musica sacra.

Nel 1957 si trasferì a Vienna per studiare Storia Antica ed Archeologia, laureandosi sotto la guida di A. Betz con una tesi di storia etrusca. Nel frattempo aveva cominciato a frequentare i corsi estivi di Etruscologia presso l'Università per Stranieri di Perugia, conseguendo nel 1962 il diploma in Etruscologia rilasciato da codesta Università. Decise allora di rimanere in Italia, che per diversi anni considerò la Sua seconda patria, amico di Massimo Pallottino che gli aprì le porte alla libera docenza conseguita nel 1968 a Roma e lo tenne per anni al suo fianco come assistente incaricato ai corsi estivi di Perugia. Ma già nel 1968 era rientrato – questa volta per sempre – a Geras riprendendo gli antichi impegni di bibliotecario e di *custos antiquitatum*, e dedicandosi soprattutto all'Etruscologia. In Etruria tornò ogni estate fino al 1981 facendosi tanti amici – aveva imparato a parlare perfettamente la nostra lingua – e raccogliendo esperienze di vita rimaste indelebili nella Sua mente.

La produzione scientifica di A. J. Pfiffig è veramente ingente, soprattutto se rapportata all'esiguo numero di anni che Egli le dedicò. Lo conosciamo Autore di monografie e di numerosi articoli, raccoglitore indefesso di notizie ma anche sostenitore di nuove idee accolte anche dai colleghi e trasmesse ai Suoi allievi. Nella ricerca scientifica Egli seguì la linea sviluppata da M. Pallottino e tesa alla convergenza dei metodi tradizionali della Storia Antica al fine di arrivare ad una interpretazione unitaria della storia e della civiltà degli Etruschi. Il progresso scientifico

farà sì che molte delle Sue tesi verranno col tempo superate, ma indubbiamente Egli si è guadagnato un posto d'onore nella Storia dell'Etruscologia. E ad essa deve la nomina a membro di molte istituzioni scientifiche: dal 1961 è stato membro dell'Istituto Nazionale di Studi Etruschi ed Italici, dal 1966 dell'Accademia di Cortona, dal 1977 dell'Istituto Archeologico Germanico, dal 1985 dell'Accademia di Volterra; nel 1984 è diventato Gran Croce per le Scienze e le Arti ottenendo così una delle massime onorificenze della Repubblica Austriaca.

Ma la Sua carriera di insegnante non era ancora finita: nel 1976, a 66 anni, fu chiamato dall'Università di Vienna per tenere corsi annuali di Etruscologia ed Antichità Italiane, nel 1979 gli fu concesso il titolo di *Honorary professor*. Questa Sua posizione e la Sua attività indefessa – Pfiffig ha tenuto lezione fino a 78 anni – hanno creato i presupposti per l'istituzionalizzazione dell'insegnamento dell'Etruscologia ed Antichità Italiane presso l'Università di Vienna.

LUCIANA AIGNER FORESTI

OTTO-WILHELM VON VACANO

5.5.1910 - 20.4.1997

Am 20. April 1997 verstarb in Tübingen im 87. Lebensjahr der international bekannte Etruskerforscher Otto-Wilhelm v. Vacano.

O.-W. v. Vacano hatte in Köln und Wien Klassische Archäologie, Klassische Philologie und Alte Geschichte studiert. 1936 wurde er in Köln bei Andreas Rumpf mit der Dissertation *Das Problem des alten Zeustempels in Olympia* promoviert. Ausgehend von dieser Untersuchung betrieb er – neben seiner Tätigkeit an der Akademie für Jugendförderung in Sonthofen – intensive Studien zur Prähistorie auf dem Peloponnes. Die 1941 von ihm bei einem Survey bei Sparta entdeckte prähistorische Siedlung auf dem Kouphovouno konnte er des Kriegsgeschehens wegen nur in einigen Sondagen untersuchen. Über das Fundmaterial dieser Suchgrabung aber, das den Kouphovouno als möglicherweise bedeutendste neolithische Niederlassung Lakoniens erwies, reichte v. Vacano 1944 in Graz seine Habilitationsschrift ein. Publiziert wurden seine großzügig überlassenen Unterlagen und Ergebnisse erst 1989 durch Josette Renard.

Nach Militärdienst, Verwundung und Kriegsgefangenschaft fand v. Vacano 1951 in Tübingen eine neue Aufgabe, die wiederum seine erzieherische Fähigkeiten forderte. Im Auftrag des Jugendsozialwerks leitete er ein Heim für unterkunftslose Jugendliche. Die Archäologie aber – und mit ihr der Zugang zur eigenen Geschichte – blieb auch damals neben allen sozialen Engagements und trotz aller Widrigkeiten ein bestimmender Teil seines Lebens. Aus Vorträgen, die er im Internierungslager gehalten hatte, entstand 1952 das Buch *Im Zeichen der Sphinx*, ein kultur- und zeithistorisches Bild des krisengeschüttelten Griechenlands im 7. Jahrhundert v. Chr., ein Werk, das – wie alle Publikationen des Verfassers – von tiefer Ernsthaftigkeit und dem steten Versuch einer historischen-philosophischen Gesamtsicht bestimmt ist.

Die Liebe zu Italien hat v. Vacanos Leben geprägt. Schon während seines Studiums hatte er das Land zu Fuß und mit dem Fahrrad erkundet, hatte die Menschen dort schätzen gelernt und viele Freundschaften geschlossen. Als er in den Nachkriegsjahren Archäologie nur in seiner Freizeit betreiben und kaum reisen konnte, besann er sich auf das Naheliegende und konzentrierte seine spezielle Forschungsarbeit auf die Etrusker. Sein 1955 im Kohlhammer-Verlag erschienenes Buch *Die Etrusker. Werden und geistige Welt*, das in mehrere Sprachen, auch ins Italienische übersetzte Taschenbuch *Die Etrusker in der Welt der Antike* (1957), die von ihm mitkonzipierte Etruskerausstellung in Köln (1956) und

schließlich der unter seiner Beratung von R. Engler gedrehte Etruskerfilm machten ihn in wenigen Jahren zum bekanntesten deutschen Etruskerforscher, der nicht nur für die Fachkollegen schrieb, sondern auch dem breiten Publikum eine weitgehend unbekannte Welt erschloss. Faszinierend bleibt immer wieder, wie es v. Vacano gelang, archäologische Befunde, historische, religionswissenschaftliche und kunsthistorische Aspekte zu einem sprechenden, ausgewogenen Gesamtbild zusammenzufügen.

Den Weg zurück an die Universität ermöglichten ihm Bernhard Schweitzer, Ordinarius für Klassische Archäologie in Tübingen, 1958 über einen Lehrauftrag für Etruskologie, und dessen Nachfolger Ulrich Hausmann 1961 durch die Übernahme auf die neu geschaffene Kustodenstelle am dortigen Archäologischen Institut. Nun konnte sich v. Vacano voll und ganz wieder der Wissenschaft und gleichzeitig der Arbeit mit jungen Menschen widmen, die ihm innerstes Anliegen war. In seiner zupackenden, konsequenten Arbeitsweise machte er schon 1962 der Öffentlichkeit eine Auswahl der griechischen Vasen, Bronzen, Terrakotten und Münzen der Universitätsammlung in einer ersten Ausstellung ("Tübinger Antiken") zugänglich, der 1971 die Ausstellung "Italische Antiken" folgte. Seine damalige Präsentation bildet die Grundlage für weite Bereiche der Abteilung Klassische Archäologie in dem nur wenige Tage nach v. Vacanos Tod neueröffneten Museum Schloß Hohentübingen.

v. Vacanos privates Forschungsinteresse aber galt weiterhin Etrurien und sollte sich bald auf den Hügel Talamonaccio bei Orbetello konzentrieren. Wie er schon in seiner Dissertation durch sein unvoreingenommenes Herangehen und sorgfältiges Analysieren auch der kleinsten Details hatte zeigen können, daß der Kopf der sog. Hera von Olympia der einer Sphinx ist, setzte er auch bei seinem von der Deutschen Forschungsgemeinschaft seit den späten 50er Jahren gefördertem Projekt "Hellenismus in Mittelitalien" in geduldiger und unspektakulärer Kleinarbeit beim Studium von Volterranner Urnenreliefs ein, war damit Vorreiter in einem seit nun zwei Jahrzehnten international wiederentdeckten Forschungsbereich. Er stellte über die Ornamentik Werkstattgruppen zusammen und wies neue Datierungskriterien auf. Urnen mit Darstellungen zu den Sieben gegen Theben führten ihn zu dem in Florenz ausgestellten Giebelrelief von Telamon und dem sog. Fries mit Ödipus zwischen seinen beiden sterbenden Söhnen, zwar vom selben Fundort, aber um fast eineinhalb Jahrhunderte später datiert. Es spricht für v. Vacanos unabhängiges Urteil, daß er die Gleichzeitigkeit, und für seine kreative Kombinationsgabe, daß er die Zusammengehörigkeit der beiden Werke erkannte. Und wieder bewährte sich sein beharrliches Vorgehen. Um für die aus den Urnendarstellungen erschlossene Rekonstruktion des Giebelreliefs sichere Maßangaben zu erhalten, suchte und fand er den verschollenen Tempel. Dank der stets entgegenkommenden Unterstützung durch die Soprintendenza Archeologica della Toscana unter G. Caputo und G. Maetzke konnte er in mehreren Kampagnen den vollständigen Grundriß des Tempels freilegen und den Aufriß rekonstruieren –

oft sprach er in dieser Zeit dankbar von Friedrich Krauss, dem er noch als Student zwei Sommer bei der Untersuchung und Vermessung der Tempel von Paestum hatte zur Hand gehen dürfen. Schließlich erwies sich sogar die Überschwemmungskatastrophe in Florenz 1975 als Glücksfall: Giebelrelief und sog. Fries mußten von der Wand genommen und der theoretisch erarbeitete Rekonstruktionsvorschlag konnte in der Praxis erprobt und modifiziert werden. In der 1982 in Florenz eröffneten Ausstellung "Il frontone di Talamone e il mito dei Sette a Tebe" fand diese Arbeit ihren Höhepunkt. Erstmals war ein etruskisches hellenistisches Giebelrelief fast vollständig wiedergewonnen. Daß v. Vacano darauf verzichtete, dieses in einer Publikation selbst vorzulegen, sondern die Aufgabe einer Schülerin anvertraute, zeugt von seiner höchsten Großzügigkeit und wissenschaftlichen Integrität. Für das ihm von seiten der Soprintendenza entgegengebrachte Vertrauen dankte er mit zahlreichen Publikationen zum Talamonaccio und dortigen Funden bis hin zu einer Geschichte von Talamone von der Antike bis in die Neuzeit (*Gli Etruschi a Talamone*, 1985).

Sein geradlinig konsequentes, sorgfältiges Vorgehen war für Schüler und Mitarbeiter nicht immer leicht zu akzeptieren – schien doch mancher Schritt zu langsam, manch anderer Weg zu prüfen –, doch erweist es jede seiner Arbeiten, daß er eben dort erfolgreich eingesetzt und gearbeitet hatte, wo andere achtlos vorübergegangen waren. Sein wissenschaftliches Ethos, seine persönliche Integrität und Ehrlichkeit haben ihm im In- und Ausland – Volterra war ihm gleichsam zur zweiten Heimat geworden – zahlreiche tiefe Freundschaften geschaffen. Sein Haus stand Schülern, Freunden und Bekannten immer offen, und dankbar sei seiner Frau gedacht, die sein privates und wissenschaftliches Leben in so feinfühligere und aktiver Weise mitgestaltet hat.

Durch Otto-Wilhelm v. Vacano ist Tübingen untrennbar mit der Etruskologie verbunden. Ihm als Wegbereiter wird verdankt, daß dort die Etruskerforschung als eigener Wissenschaftszweig eine Heimstatt gefunden hat, eine Professur für Etruskische und Italische Archäologie – die einzige in Deutschland – eingerichtet und auf Anregung von M. Pallottino eine Sektion des Istituto Nazionale di Studi Etruschi e Italici, Florenz, gegründet werden konnten.

BETTINA VON FREYTAG GEN. LÖRINGHOFF